

HOMÉLIE 4

«Parole digne de foi, digne de toute confiance, le Christ Jésus est venu dans ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que Jésus Christ a voulu montrer en moi le premier toute sa mansuétude, pour l'instruction de ceux qui doivent croire en lui, et parvenir de la sorte à la vie éternelle.»

1. Les bienfaits de Dieu sont tellement grands, ils dépassent à ce point les prévisions et les espérances de l'homme, que souvent ils échappent même à sa foi. Dieu nous a donné des grâces que l'entendement humain ne saurait ni prévoir ni comprendre. Voilà pourquoi les apôtres y reviennent si souvent, afin de nous persuader que telle est en réalité la munificence divine. Quand nous arrivons à un extrême bonheur, nous ressentons une impression qui se traduit par cette parole : N'est-ce pas un songe ? Ce qui semble dire que nous n'y croyons pas : la même chose a lieu par rapport aux bienfaits divins. Qu'est-ce donc qu'on avait tant de peine à croire ? Que des ennemis, des pécheurs, ceux qui sous la loi n'avaient pas été justifiés par les œuvres, fussent tout à coup par la foi seuls élevés à la plus haute dignité. Il a longuement parlé dans son épître aux Romains de cette question capitale, il en parle longuement ici. «Parole digne de foi, digne de toute confiance, le Christ Jésus est venu dans ce monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier.» Comme c'était là le plus sûr moyen de gagner les Juifs, il leur persuade de la sorte d'abandonner la loi, puisqu'elle est impuissante dans l'ordre du salut, œuvre essentielle de la foi. Il lutte donc contre leurs préventions. Et dans le fait, il semblait incroyable qu'un homme dont la vie antérieure s'est écoulée sans résultat ou même dans le mal, puisse après cela être sauvé par la foi seule. De là ce début : «Parole sûre, ou digne de foi.» Non contents cependant de ne pas croire, plusieurs récriminaient, comme le font encore les Gentils, quand ils disent : «Faisons le mal pour qu'il en résulte du bien.» (Rom 3,8) C'est parce qu'ils avaient entendu Paul tenir ce langage : «Où le péché avait abondé, a surabondé la grâce,» (Ibid., 5,20) qu'ils accusaient ainsi nos institutions.

La même chose a lieu lorsque nous leur parlons de la géhenne. – Et comment, disent-ils, cela serait-il digne de Dieu ? L'homme pardonne à son serviteur, après même qu'il l'a surpris commettant mille méfaits, et Dieu nous frapperait d'une peine éternelle ? – Puis, quand nous leur parlons du baptême et de la rémission des péchés par ce sacrement, ils s'écrient : Convient-il à la justice divine de remettre ainsi les innombrables péchés dont un homme s'est rendu coupable ? – Voyez-vous quel désordre dans leurs idées, et comme à tout propos éclate leur esprit de contention ? Mais enfin, si c'est un mal de pardonner, ce doit être un bien de punir, je parle d'après leur affirmation même. D'après nous, l'un et l'autre sont un bien, et nous le prouverons dans une autre circonstance, ne le pouvant pas dans ce moment. C'est une profonde question à débattre, elle exige la plus grande attention; nous la traiterons en son temps devant votre charité : poursuivons maintenant l'explication de notre texte : «Parole digne de foi.» Comment est-elle démontrée telle ? Par les antécédents et par les conséquences. Observez de quelle manière il prépare sa démonstration, et l'établit ensuite. Quand il disait que le blasphémateur, le persécuteur avait obtenu miséricorde, c'était le travail de préparation. Dieu ne s'est pas contenté de lui faire miséricorde, dit-il, il l'a de plus rendu fidèle, et cette foi met hors de doute le pardon. En effet, lorsqu'on voit vivant à la cour celui qui naguère était dans les fers, on ne peut pas douter qu'il ne soit pardonné : cela s'était accompli dans l'Apôtre. Il ne craint pas de se donner lui-même pour exemple, il ne rougit pas de s'appeler un pécheur, il s'en réjouit même; car il peut d'autant mieux faire éclater l'étonnante grandeur de la bonté divine, qu'il en a été lui-même l'objet.

Mais comment, après avoir dit ailleurs de lui-même : «Selon la justice tracée dans la loi, j'étais devenu sans reproche,» (Phil 3,6) se déclare-t-il ici pécheur, et le premier des pécheurs ? C'est par rapport à la justice que Dieu donne et qu'il faut avant tout rechercher. Ceux qui vivaient sous la loi étaient encore des pécheurs : «Tous ont péché, et la gloire de Dieu leur est nécessaire.» (Rom 3,23) Voilà pourquoi la justice dont il parle est celle qui se trouve dans la loi. De même que celui qui possède beaucoup d'argent paraît riche, à ne considérer que lui-même, mais se trouve bien pauvre, et le premier des pauvres, quand on compare sa fortune aux trésors des rois, de même ici les hommes comparés aux anges sont toujours des pécheurs, bien qu'ils soient justes. Si Paul, après avoir accompli toute la justice de la loi, est encore le premier des pécheurs, quel est celui des autres qu'on peut appeler juste ? Ce n'est pas pour s'accuser d'une vie désordonnée qu'il s'est exprimé de la sorte, assurément non, c'est en rapprochant la justice ancienne de celle qui nous est maintenant

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

révélée, qu'il déclare celle-là sans valeur aucune. Il va même plus loin, il proclame pécheurs ceux qui la possédaient. «Mais j'ai obtenu miséricorde, afin que Jésus Christ montrât en moi le premier toute sa mansuétude, pour l'instruction de ceux qui doivent croire en lui et par là même obtenir la vie éternelle.»

2. Voyez-vous comme il s'abaisse et s'humilie de nouveau, tout en présentant une raison moins grave ? Dire, en effet, que le pardon lui a été accordé à cause de son ignorance, c'est alléger le poids de ses fautes et montrer qu'on n'était pas tellement digne de condamnation; mais ajouter qu'on est pardonné pour que nul pécheur ne désespère dans la suite et puisse compter sur la même faveur, c'est accablant au delà de toute expression. Alors donc qu'il disait : «Je suis le premier des pécheurs, un blasphémateur, j'ai lancé la persécution et l'outrage, je ne suis pas digne du nom d'apôtre,» (I Cor 15,9) et les autres choses que nous avons vues, il ne s'humiliait pas au même point. Un exemple nous le fera mieux comprendre : Représentez-vous une populeuse cité uniquement composée d'hommes pervers, les uns plus, les autres moins, mais tous condamnables; il en est un cependant qui s'est rendu plus digne du dernier supplice, parce qu'il a dépassé toutes les limites de la perversité : qu'on vienne annoncer que le roi veut pardonner à tout le monde, on n'y croira pas aisément, jusqu'à ce que le plus criminel de tous ait obtenu son pardon; mais après cela plus de doute possible. Tel est le sens du langage de Paul : Dieu voulant bien persuader aux hommes qu'il est prêt à tout pardonner, a choisi celui de tous qui était le plus coupable. Dès que j'ai reçu mon pardon, dit-il, il n'est plus permis de craindre pour les autres. C'est une locution usitée. En faisant grâce à celui-là, Dieu prouve qu'il ne punira personne. L'Apôtre fait voir aussi combien il était indigne de pardon, et que, s'il a le premier obtenu miséricorde, c'est en vue du salut de tous. Personne donc qui doit douter de son salut, puisque j'ai été sauvé. Remarquez encore l'humilité de ce bienheureux. Il n'a pas dit que Dieu voulait montrer en lui sa patience; il a dit : «Toute sa patience.» Voici la signification de ce mot : Nul autre n'avait besoin de patience plus que moi, Dieu n'en pouvait pas trouver d'aussi coupable, qui eût un égal besoin de toute sa miséricorde et de toute sa mansuétude; une partie ne suffisait pas, comme elle suffirait à ceux qui n'ont péché qu'en partie.

«Pour l'instruction," l'exhortation, l'encouragement, «de ceux qui doivent croire en lui, et de la sorte obtenir la vie éternelle.» Comme il a dit une si grande chose du Fils, comme il a fait ressortir son amour, il ne veut pas que ce soit au détriment du Père, dans la pensée de qui que ce soit; aussi lui rend-il gloire, en ajoutant : «Au Roi immortel des siècles, à l'invisible, au seul sage, à Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.» Pour toutes ces choses nous glorifions non seulement le Fils, mais encore le Père. Interrogeons maintenant les hérétiques. Ils donnent au Père le titre de seul vrai Dieu; le Fils ne le serait-il donc pas ? de seul incorruptible; le Fils ne le serait-il pas non plus ? ne posséderait-il pas lui-même une qualité qu'il a pu nous donner après coup ? – Sans doute, répondent-ils, il est Dieu, il est incorruptible, mais non de la même façon que le Père. – Que dites-vous ? il n'est pas égal, il est d'une substance inférieure ? c'est dire qu'il est d'une moindre incorruptibilité. Comment se peut-il qu'on soit plus ou moins incorruptible ? car enfin l'incorruptibilité n'est pas autre chose que l'absence de toute corruption. – Mais quoi, serons-nous incorruptibles de la même manière ? insisteront-ils. – Loin de nous cette prétention; cela ne saurait être. Pourquoi ? Parce qu'il est incorruptible par nature, et que nous le sommes par voie de communication. Faut-il en conclure que c'est la même chose pour le Fils ? Non certes; c'est par nature qu'il est incorruptible lui aussi. -- Où donc est la différence ? – C'est que, répondront-ils, le Père n'a pas reçu d'un autre cette propriété, tandis que le Fils l'a reçue du Père. Nous sommes d'accord sur ce point; nous ne nions pas que le Père n'ait engendré le Fils d'une manière incorruptible. – C'est pour cela, disent-ils, c'est à cause de cette génération que nous glorifions le Père. – Vous voyez donc bien que le Père est surtout glorifié, quand le Fils accomplit de grandes choses; car la gloire du second remonte au premier. La personne engendrée n'étant pas moins puissante, étant égide en tout, l'Etre générateur a droit à la même gloire, précisément à cause de cette égalité, parce qu'il n'existe aucune défaillance.

«Le Roi des siècles;» (Heb 1,2) c'est le Fils aussi bien que le Père, puisque c'est par lui que les siècles ont été faits. Le sens est le même ici. Quand il s'agit des hommes, la formation et la création sont deux choses distinctes : l'un prépare les matériaux, les façonne, accomplit le labeur, l'autre commande. Pourquoi ? Parce que celui qui fait l'œuvre est d'un rang inférieur. Il n'en est plus de même dans la divinité : là pas de distinction entre le commandement et l'œuvre. Lors donc que j'entends : – «Par lui il a fait les siècles,» je n'enlève pas au Père la formation des créatures. De même, lorsque j'entends que le Père est le Roi des siècles, je n'enlève pas au Fils la souveraineté : ces deux choses leur sont communes; sous ce rapport,

pas de différence entre eux. Le Père, en engendrant un Fils créateur, est créateur lui-même; le Fils possède la royauté, parce qu'il est le souverain Seigneur des créatures. Il n'opère pas en vue d'une récompense comme nous, ni pour accomplir la volonté d'un autre; il obéit à sa propre bonté, à son amour pour les hommes. Mais quoi, le Fils n'a-t-il jamais été vu ? On ne saurait le prétendre. Que signifie donc ceci : «A l'incorrupible, à l'invisible, au seul Dieu sage ?» Et que signifient ces autres paroles : «Il n'est pas d'autre nom dans lequel nous devons être sauvés ?» et puis : «Il n'est de salut en aucun autre ?» (Ac 4,12) «Honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.» On ne rend pas honneur et gloire par de simples paroles. Ce n'est pas ainsi que Dieu nous a honorés, c'est par des actes et d'une manière réelle; honorons-le de même par notre conduite et nos actions. L'honneur que nous rendons nous intéresse nous-mêmes, et ne peut rien faire à Dieu; il n'a pas besoin de nos hommages, et nous avons besoin de ses bienfaits.

3. En l'honorant donc, nous nous honorons nous-mêmes. Quand on ouvre les yeux pour contempler la lumière du soleil, on se fait du bien à soi-même par le spectacle d'une telle splendeur, et ce n'est pas à cet astre qu'on fait du bien, il n'en est pas plus radieux, il demeure toujours le même. Ainsi par rapport à Dieu, ou plutôt dans des proportions incomparablement supérieures, l'admirer et l'honorer, c'est remonter à la source de tous les biens. Comment ? Parce qu'on en reçoit la gloire quand on entre dans le chemin de la vertu : «Je glorifierai, dit-il lui-même, ceux qui me glorifient.» (I R 2,30) – Comment donc est-il glorifié, m'objecterez-vous, s'il ne jouit pas de la gloire que nous lui rendons ? – De la même manière que l'Écriture dit de lui qu'il a faim et soif; il s'approprie tous les sentiments de l'homme, afin de nous gagner du moins par ce moyen; il déclare recevoir les hommages et les insultes, pour que cette pensée nous saisisse de crainte : et cela même ne peut pas nous entraîner. Glorifions Dieu, exaltons-le dans notre corps et dans notre âme. – Et comment le glorifierons-nous, me demandera-t-on, dans l'une et l'autre de ces deux substances ? c'est bien de l'âme qu'il s'agit par opposition avec le corps. Comment donc le glorifions-nous dans le corps, et comment dans l'âme ? – Dans le corps, celui-là le glorifie qui s'éloigne de l'impureté, de l'ivresse et de la gourmandise, qui ne cherche pas l'éclat extérieur, et ne s'occupe du corps qu'autant qu'il est nécessaire pour conserver la santé; cette femme qui ne se couvre pas de parfums, qui ne peint pas son visage, qui se contente de l'œuvre divine et se garde d'y rien ajouter. Pour quelle raison, dites-moi, voulez-vous ajouter à cette œuvre sortie complète des mains du Créateur ? Cela ne peut-il vous suffire ? auriez-vous la prétention de corriger l'œuvre comme un artiste supérieur ?

Telle n'est pas votre intention sans doute; vous vous parez alors, et vous ne craignez pas d'insulter l'Artiste suprême, pour attirer après vous un vil troupeau d'esclaves. – Que faire ? me direz-vous, je ne voudrais pas de cette parure; mais elle m'est imposée par la volonté de mon mari. – On ne devient pas une idole, quand on ne le veut pas. Si Dieu vous a donné la beauté, c'est pour être admiré dans son œuvre, et non pour être outragé; ne le récompensez pas par de tels artifices, mais bien par la sagesse. S'il vous a faite belle, c'est pour rendre plus nobles les combats de la vertu. Celle qui possède ces avantages extérieurs a plus de mérite, en effet, à demeurer chaste, que celle dont aucun homme n'ambitionne l'affection. Entendez-vous ce que l'Écriture dit de Joseph ? «Il était beau, il attirait les regards.» (Gen 38,6) Quel intérêt avons-nous à savoir que Joseph était beau ? Celui d'admirer sa modestie par là même que nous admirons sa beauté. Dieu vous a faite belle ? pourquoi vous enlaidissez-vous ? Se farder, c'est mettre de la boue sur une statue d'or : au fond c'est de la terre rouge ou blanche que vous étendez sur votre peau. – Mais alors celles qui sont laides ont le droit de recourir à ces moyens ? – Et la raison, je vous prie ? Pour dissimuler leur laideur, n'est-ce pas ? peine inutile. Quand est-ce, dites-moi, que le naturel est surpassé par les inventions et les agencements de l'art ? Pourquoi la laideur cause-t-elle tant de tristesse, quand elle est exempte de tout déshonneur ? Écoutez la parole d'un sage : «N'attaquez pas un homme sur son extérieur, ne louez pas un homme à cause de sa beauté.» (Ec 11,2) Louez plutôt Dieu, l'auteur de cette beauté, et non l'homme, qui n'est pour rien dans une telle œuvre. Et quel bien, dites-moi, résulte-t-il de ces belles formes ? Aucun; au lieu de cela, mille querelles, de plus profonds ennuis, des dangers et des soupçons sans nombre. La femme qui ne brille pas de cet éclat, nul ne la soupçonne; tandis que l'autre, à moins qu'elle n'ait une parfaite modestie, une vertu supérieure, sera bientôt flétrie par l'opinion. Son mari ne cohabitera pas avec elle sans de cruelles pensées; et que peut-on imaginer de plus terrible ? La beauté lui causera moins de plaisir que la jalousie ne lui fera subir d'angoisses. Le plaisir s'émousse par l'habitude, et la femme cependant se fait une réputation de mollesse, de

relâchement, ou même d'immoralité; elle n'est bientôt plus qu'une âme vide, et qui n'a plus qu'une arrogance extrême.

Voilà ce que la beauté traîne plus spécialement à sa suite. Vous ne trouverez rien de pareil chez la femme qui n'est pas ainsi douée : de ce côté ne se précipitent pas les chiens impudiques; elle est comme une brebis qui pait en repos, sans avoir à craindre les funestes attaques des loups, et le berger tranquille lui-même est assis auprès d'elle. Aucune infériorité entre la femme qui n'est pas belle et celle qui l'est; le mal est dans le désordre, alors même qu'on n'aurait pas la beauté, ou bien encore dans la méchanceté du caractère. En quoi consiste la vertu des yeux qu'on me le dise ? est-ce donc à ce qu'ils soient caressants, mobiles, grands et bleus, ou plutôt à ce qu'ils aient une grande force visuelle ? Je suppose que c'est ce dernier avantage; je puis le montrer par une comparaison : quel est le mérite d'une lampe ? n'est-ce pas de répandre une vive lumière et d'éclairer ainsi toute la maison ? ou serait-ce d'avoir une forme élégante et gracieusement arrondie ? Je suppose encore que c'est la première condition, la seule nécessaire; la seconde importe peu. Aussi disons-nous sans cesse à la servante chargée de ce travail : Vous avez mal préparé cette lampe; tant il est vrai que la condition essentielle d'une lampe est qu'elle éclaire bien. De même, il n'importe guère que l'œil soit de telle façon ou de telle autre, pourvu qu'il remplisse bien sa destination. Il est mauvais, et nous-mêmes avons coutume de le dire, quand il distingue mal les objets, quand il ne les saisit pas d'une manière complète. Si quelqu'un ne voit pas les yeux ouverts, nous le déclarons privé de cet organe. En général, nous déclarons mauvaise toute chose qui n'atteint pas son but; et tels sont les yeux viciés. Quel est, vous demanderai-je encore, le mérite du nez ? est-ce qu'il soit bien droit, et qu'il présente des deux côtés une agréable forme, une juste proportion ? ou n'est-ce pas qu'il soit l'organe parfait de l'odorat, qu'il perçoive les plus subtiles émanations pour les transmettre au cerveau ? La question est immédiatement résolue par tout le monde.

Allons plus loin, et prenons un exemple qui la mette dans tout son jour. Supposons des pinces, des instruments destinés à saisir : à quoi ferons-nous attention ? à la solidité de la prise, à la précision de l'instrument, ou bien à la beauté de la forme extérieure ? Le doute n'est pas non plus permis. Quelles sont les dents que nous reconnâtrons les meilleures ? celles qui coupent et triturent bien les aliments, ou bien celles qui sont rangées en bel ordre ? Encore une question qui se résout d'elle-même. Si nous parcourions tout le corps, si nous examinions chaque membre, nous trouverions également que ceux-là sont beaux qui sont sains, parce qu'ils remplissent bien leurs fonctions. Ainsi d'un meuble quelconque, ainsi des animaux et des plantes : nous en mettons le service et l'utilité au-dessus de la bonne grâce. Pour nous l'excellent serviteur, c'est celui qui nous rend les meilleurs services, et non point celui qui plaît à la vue et recule devant sa tâche. Voyez-vous comment vous pouvez avoir la vraie beauté ? Puisque nous jouissons aussi bien que les autres de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus admirable, nous ne sommes pas de pire condition : comme eux nous contemplons ce monde, le soleil, la lune, les étoiles, nous respirons le même air, nous avons à notre usage la même eau, la même nourriture, que nous soyons beaux ou non. Je vous dirai, s'il le faut, une chose encore plus étonnante : la femme dénuée de beauté est généralement plus saine que la femme belle. Celle-ci, pour conserver son éclat, ne s'adonne pas à la fatigue, elle reste à l'ombre et dans l'oisiveté, ce qui détruit toute forme et toute vigueur, tandis que celle-là se fortifie dans le travail, ne se préoccupant guère de ses traits.

Comme conclusion pratique, glorifions Dieu, glorifions-le dans notre corps, ne recherchons pas la parure : c'est une recherche insensée, une peine stérile. N'élevons pas les hommes à n'aimer que les beaux visages. Si vous prenez tellement soin de vous parer, vous conduirez votre mari dans les filets de la courtisane : si vous le formez à n'aimer que la pureté des mœurs et la beauté de la vertu, il ne sera pas de sitôt infidèle; car ce n'est pas cet avantage qu'il trouvera dans la femme perdue, c'est tout le contraire. Ne l'habituez pas à se laisser prendre par la folle gaité, par les attraits de la mollesse, de peur que vous ne prépariez pour vous-même la coupe empoisonnée. Enseignez-lui plutôt à trouver sa joie dans la modestie; et vous le pouvez par vos modestes habitudes. Si vous donnez l'exemple de la dissipation et du relâchement, comment pourrez-vous placer une grave parole ? qui ne rirait de vous et de votre sagesse empruntée ? Comment nous est-il possible de porter Dieu dans notre corps ? En pratiquant la vertu, en veillant à la beauté de notre âme; c'est ici la seule parure qui soit permise. Oui, nous glorifions Dieu, quand nous sommes de tout point irréprochables; et nous serons aussi glorifiés au dernier jour, non de la même manière, mais incomparablement plus. «J'estime, a dit Paul, que les épreuves de la vie présente ne sont pas dignes d'être comparées à cette future gloire qui doit se manifester en nous.» (Rom 8,18) Puissions-nous tous l'obtenir cette gloire, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPITRES A TIMOTHÉE

Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.